

TÉMOIGNAGES

23 OCTOBRE 2015

ÊTRE MÉTIS UN DOUBLE JE

SOUVENT RENVOYÉS À UNE SEULE DE LEURS CULTURES, LES MÉTIS ONT PARFOIS DU MAL À SE DÉFINIR. RENCONTRE AVEC CEUX QUI RÉUSSISSENT À VIVRE LEUR DOUBLE IDENTITÉ COMME UNE RICHESSE.

PAR ISABELLE DURIEZ PHOTOGRAPHE EMANUEL BOVET

« JE SUIS AUSSI BLANCHE QUE NOIRE »

AYA JONES, MANNEQUIN, 21 ANS.

« Je suis une vraie Parisienne. Mes parents se sont rencontrés, il y a trente ans, à Paris pendant leurs études (de kinésithérapie pour ma mère et d'économie pour mon père). Je suis très fière de les voir si amoureux et que, malgré le racisme, ils aient fait leur vie comme ils l'entendaient. J'ai grandi dans le 11^e arrondissement, au-dessus du restaurant que tient mon père. À travers les discussions animées, la musique, la cuisine et les artistes ivoiriens qui passent, ce lieu me relie à mes racines, même si je ne suis allée qu'une seule fois en Côte d'Ivoire, il y a quinze ans. Pour garder la ligne, je ne peux plus manger de mafé comme avant mais je me fais de petits ramequins de riz et de sauce ! Quand mes copines au lycée avaient de drôles de réactions, et me disaient "tu es noire, mais tu raisonnes comme une Blanche", je leur faisais remarquer que j'étais aussi blanche que noire. Que l'on peut être les deux. Dans la mode, je suis "black". Et on recherche ma particularité, surtout à Londres et à New York. Cette saison, j'ai noté plus de diversité sur les défilés. La mode jouant souvent un rôle de précurseur, j'espère qu'elle inspirera d'autres secteurs. »



« JE SUIS AVANT TOUT FRANÇAISE »

LÉONIE SIMAGA, SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, 37 ANS.

« Lorsqu'on me propose moins de rôles, je me pose cette question : est-ce qu'être métisse me rend plus difficile à distribuer ? Je sais de manière absolue qu'il n'y a pas de racisme à la Comédie-Française. Pourtant, quand on cherche un comédien pour un grand rôle, pour beaucoup, il est naturel d'envisager d'abord un acteur blanc. En France, on choisit un acteur de couleur lorsqu'on a quelque chose à dire sur l'altérité, la domination, les banlieues... Conséquence : on se retrouve avec un monde, sur scène et à l'écran, qui n'est pas représentatif de la réalité. Je suis la première femme de couleur sociétaire de la Comédie-Française : il a fallu attendre 2005 pour cela ! J'ai joué de grands rôles, l'infante d'Espagne dans "Le Cid", par exemple, et jamais aucun critique n'a évoqué ma couleur de peau. Par mon histoire (petite-fille de résistant breton, fille d'un intellectuel malien de gauche), mes études (classes prépa, Sciences-Po Paris), je suis avant tout française... Mais c'est fragile. Et nous sommes trop peu nombreux. Aussi je suis favorable à des quotas dans le recrutement des scènes nationales. C'est à l'État de reconnaître la diversité de notre société. »

Léonie Simaga jouera dans « Les Derniers Jours de l'humanité », au théâtre du Vieux-Colombier, du 27 janvier au 28 février 2016 ; ainsi que dans la série « Trepalium », sur Arte, début 2016.

Sublime liane de 1,78 mètre, aux profonds yeux noirs et au minois de chat, Aya Jones se destinait à devenir infirmière. Jusqu'à ce qu'elle soit repérée dans la rue de Rivoli, à Paris, il y a deux ans. Pendant la dernière fashion week parisienne, elle a défilé pour Isabel Marant, Stella McCartney et Valentino après avoir foulé les podiums de Prada, Marc Jacobs et Dolce & Gabbana, à Milan et à New York. Elle s'installera à Manhattan au mois de janvier prochain, là où « les mannequins [comme moi] ont plus de perspectives » (lire son témoignage ci-dessus). Le métissage a beau fasciner, inspirer la mode et, de plus en plus, la pub, il a beau se banaliser dans les cours des écoles françaises, où un quart des mariages sont mixtes, il a encore du mal à être pensé et reconnu pour ce qu'il est. Un double héritage identitaire et culturel. Un aller-retour permanent entre deux mondes, deux histoires

familiales, deux appartenances entre lesquelles on ne peut choisir, sous peine de s'amputer d'une partie de soi.

Deux livres sortis ces derniers mois, « Quel dommage que tu ne sois pas plus noire » (éd. Max Milo), de la comédienne et chanteuse Yasmine Modestine, et « N'appartenir » (éd. Viviane Hamy), du documentariste Karim Miské*, témoignent, en écho, de cette ambivalence française : au nom des valeurs républicaines, de l'égalité et de la fraternité, on prétend que l'on est aveugle à la couleur, alors que, en réalité, les métis sont sans cesse rejetés dans une case ou dans une autre. Sommés de choisir leur camp. « Comme si on vous demandait de choisir entre votre père et votre mère », témoigne Yasmine Modestine. Née dans le Loiret d'une mère blanche et d'un père martiniquais, l'actrice, vue notamment dans « Pla-

tane », cocréée par Eric Judor, raconte comment, à force de s'entendre dire qu'elle est noire, et qu'« il n'y a pas de rôle pour les gens comme vous », elle a fini par se voir ainsi. Non sans en souffrir. « Moi qui ai été élevée parmi les Blancs, avec une famille blanche, j'ai compris que je ne serai jamais assez blanche aux yeux des Blancs. » C'est un camarade du Conservatoire qui lui assigne d'emblée le rôle de l'esclave de Cléopâtre. Une directrice de casting, qui, pour le doublage d'une série américaine, annonce aux comédiens de couleur qu'ils ne seront pas pris car ils ont des « voix spéciales » alors qu'un acteur blanc double Denzel Washington. Ou une autre qui, à l'inscription, lui demande de cocher la case « Africaine », et non « Européenne », alors qu'elle n'a aucun lien avec l'Afrique et que sa mère est bérichone. « Ce n'est pas que je ne veux pas être noire, la question n'est

TÉMOIGNAGES

UN DOUBLE JE

23 OCTOBRE 2015

○ ○ ○ pas là. Mais, au nom de quoi serais-je davantage la fille de mon père que celle de ma mère ? Et pourquoi en déciderait-on à ma place ? » interroge celle qui, en 2007, a porté plainte devant la Halde pour discrimination contre une société de doublage. Après constatation d'une discrimination généralisée contre les personnes de couleur, la Halde avait d'ailleurs adressé un rappel sévère aux sociétés de doublage.

Conséquence paradoxale, le métissage célébré par la République est absent des scènes de théâtre, à quelques exceptions près, dont Léonie Simaga (lire encadré p. 105), et caricaturé dans les films. Marie-France Malonga, sociologue des médias, fille d'une mère française et d'un père congolais, devenue spécialiste de la représentation des populations minoritaires, souligne que l'on a fait des progrès par rapport aux années 90. Mais le César d'Omar Sy est l'arbre qui cache la forêt. « Non seulement les personnages métis sont peu présents sur nos écrans, mais ils sont enfermés dans des stéréotypes, analyse la sociologue. Ils sont forcément des subalternes, des infirmières, des mères seules qui galèrent ou des délinquants. Et, toujours, ils sont renvoyés à leur différence : leur accent, leurs tenues traditionnelles, leur couleur de peau... Comme si on voulait montrer que, bien qu'à moitié blancs, ils ne sont pas intégrables. » Le cas du couple mixte est révélateur. Pourquoi, s'il y a tant

d'amoureux ouverts à l'altérité, a-t-on du mal à représenter les métis, leurs enfants ? « La mixité dans le couple a toujours été acceptée en France, y compris à l'époque coloniale, parce qu'elle est vue comme une façon de mieux intégrer l'étranger et en quelque sorte de laver ses différences par l'assimilation, analyse Marie-France Malonga. À l'écran, un personnage noir se retrouve d'ailleurs souvent affublé d'une femme blanche et blonde, comme Pascal Légitimus dans la série télé "Crimes en série" et Anthony Kavanaugh dans la série "Fais pas ci, fais pas ça". Les enfants ? On les voit rarement. « Un enfant de couleur est quasi systématiquement un enfant adopté, référence inconsciente à la mission civilisatrice de l'homme blanc. Quand vous en faites la remarque aux auteurs, ils sont dans le déni. Comme si on refusait de comprendre que notre regard est teinté de notre histoire, de l'esclavage, de la colonisation... »

« On ne peut passer à une société post-raciale quand on a été une société raciste qui ne se dit pas, accuse l'auteur Karim Miské. En France, on ne veut pas reconnaître les discriminations liées à la couleur de peau et à la religion. On a vingt ans de retard sur l'Angleterre. » Refusant de se voir assigné à être « l'arabe dans le miroir », alors qu'« il est blanc dans sa tête », car élevé par une mère blanche tiers-mondiste, loin d'un père diplomate mauritanien et héros arabo-africain,

Karim Miské a passé son adolescence à essayer de comprendre ce que cela fait d'« appartenir ». Lui se sent toujours hybride, paria. « Bâtard » : le mot que son grand-père adoré, sénile, lui a jeté à la figure quand il avait 9 ans. Sa grand-mère lui demandera, elle : « Pour qui te battrais-tu s'il y avait la guerre entre la France et la Mauritanie ? » Choisir, encore. « Quand on a un nom musulman et une tête d'arabe, on doit montrer que l'on est du bon côté – le côté blanc, chrétien, français –, sans jamais arriver à convaincre complètement. » Karim Miské a finalement refusé de choisir. Pour déjouer les différentes stratégies d'assignation, l'ancien élève du lycée Henri-IV est devenu plus français que les Français. « Je montrais que je maîtrisais parfaitement la langue, les us et coutumes, les particularismes régionaux. » Et comme les producteurs et chaînes de télé viennent le chercher pour cette connaissance intime qu'il a de la ligne de fracture entre l'Orient et l'Occident, il a creusé ce thème. C'est à lui que l'on doit, par exemple, l'excellent documentaire « Juifs et Musulmans, si loin, si proches », diffusé sur Arte (disponible en VOD). Lui aussi, qui a ouvert, avec deux associés, le Pitch me, restaurant parisien à la cuisine d'inspiration africaine, où écrivains et intellectuels viennent lire leurs projets.

La plupart des métis se débattent avec ces injonctions à prendre parti. Et certains finissent par renoncer à une moitié d'eux-mêmes. Ils ne veulent plus entendre parler du pays dont un des parents est originaire, coupent les ponts avec la famille, goment ce qu'ils peuvent de leur appartenance physique à une autre culture. D'autres font le choix inverse, surinvestissent la culture étrangère ou partent s'installer « au pays ». « Cela peut produire un tel clivage que certaines personnes mettent des années à se réapproprier la part manquante de leur identité en thérapie », confie Sokhna Fall, thérapeute familiale, victimologue et ethnologue. Elle-même est métisse, née à Dakar, élevée en France. « À 20 ans, je me heurtais à ces questions identitaires quand, dans une boutique du Marais, un vendeur sénégalais m'a demandé d'où je venais. Je lui ai expliqué que j'étais moitié sénégalaise, moitié française. Non, m'a-t-il répondu. Vous êtes 100 % sénégalaise, 100 % française. Réaliser que je suis une 200 % a été thérapeutique. C'est



« J'AURAIS FAIT UN EXCELLENT ARABE »

KARIM MISKÉ, AUTEUR ET DOCUMENTARISTE, 51 ANS.

« Bien sûr, j'ai essayé. D'appartenir. Tenté d'être ce que je ne pouvais. Arabe ? J'aurais fait un excellent Arabe si seulement j'avais pu croire en mon miroir. Musulman ? Chrétien ? J'ai tourné autour, mais, la foi, rien à faire, ça ne s'invente pas. Blanc ? Le miroir me criait que non, si fort que, bien souvent, je l'évitais. Qui sait ce qui peut apparaître dans un miroir. »

Extraits de son livre « N'appartenir » (éd. Viviane Hamy).

comme s'il m'avait donné l'autorisation d'être pleinement ce que j'étais, sans avoir à me justifier. » Son conseil aux parents de jeunes métis : permettez-leur d'être à 200%, d'avoir accès à leurs deux familles, leurs deux cultures, leurs deux langues. « Quand on est métis, on est toujours confronté à la différence, on ne ressemble ni à son père ni à sa mère, on est toujours autre, souligne la créatrice de mode Laurence Chauvin-Buthaud, fondatrice de la marque Laurence Airline. Cela donne une grande capacité d'adaptation, mais aussi une grande vulnérabilité : on a du mal à s'ancrer. À force de faire des allers-retours entre ma mère camerounaise vivant en France et mon père français vivant en Côte d'Ivoire, je ne me sens chez moi que là où l'on m'accepte telle que je suis. » Elle a construit son métier à son image, créant avec des tissus africains des lignes très modernes, dessinant en Afrique, produisant en France. Sans rien renier. Sereine dans cet entre-deux, recréant des communautés amicales éphémères. Imaginant une nouvelle façon de vivre à égalité entre New York et Paris. « Ce mode de vie en mouvement m'a donné le repos. » Celui de ne plus choisir. ■

* Auteur également du roman policier « Arab Jazz » (éd. Viviane Hamy).



« JE ME VOIS PLUS ASIATIQUE QUE BLANCHE »

ALICE RENAVAND, PREMIÈRE DANSEUSE ÉTOILE MÉTISSE DE L'OPÉRA DE PARIS, 35 ANS.

« Consciente très jeune de mon image en tant que danseuse, je me suis toujours vue davantage asiatique que blanche. Je reconnais en moi une certaine sensualité, une certaine lumière que je perçois chez ma mère et ma grand-mère. Un port de tête, la minutie du geste, que j'admire quand elles font la cuisine. Mes parents se sont rencontrés sur un rocher du cap Martin, dans les Alpes-Maritimes, lui chirurgien-dentiste, trentenaire, elle, jeune métisse d'à peine 18 ans (son grand-père avait épousé une Française à Saïgon). Tous les dimanches de mon enfance, nous mangions vietnamien avec mes grands-parents. Ce sont les premiers plats que j'ai appris à cuisiner. Pourtant, je ne suis jamais allée là-bas. Je viens d'apprendre que je suis invitée à Hanoi en janvier ; je m'attends à un choc émotionnel ! Cette sensibilité différente que chaque danseur porte en lui en fonction de son histoire, les chorégraphes contemporains tels que Pina Bausch ou Anne Teresa De Keersmaeker la recherchent davantage que les chorégraphes classiques. Pour autant, je n'ai jamais senti que mes origines m'empêcheraient de devenir étoile. »

Alice Renavand dansera dans le programme « Anne Teresa De Keersmaeker », sur des musiques de Bartók, Beethoven et Schönberg. Jusqu'au 8 novembre, au palais Garnier.